

Shakespeare et le romantisme *Lost and Delirious* de Léa Pool

Philippe Gajan

Numéro 107-108, automne 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23901ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gajan, P. (2001). Compte rendu de [Shakespeare et le romantisme / *Lost and Delirious* de Léa Pool]. *24 images*, (107-108), 90–90.

SHAKESPEARE ET LE ROMANTISME

PAR PHILIPPE GAJAN

Film de pensionnat, sorte de sous-genre du film d'initiation, le petit dernier de Léa Pool s'inscrit dans une tradition extrêmement riche. Du sublime *If* de Lindsay Anderson à l'exaspérant *Dead Poets Society* de Peter Weir, entre le film de révolte du Free Cinema anglais et l'ode à l'individualisme supervisée par le père spirituel de l'Amérique, entre collègue anglais et collègue américain, *Lost and Delirious* se devait de trouver sa place. Et si, d'une certaine façon, le film semble faire des allers et retours entre ces deux «prestigieux modèles», c'est plutôt du côté de Shakespeare qu'il faudra pour tant chercher la clef pour y entrer.

Car *Lost and Delirious* est un film courageux qui ose le romantisme exalté – nourri justement jusqu'à plus soif des vers de Shakespeare sur la force de l'amour – un peu comme s'il n'avait cure de paraître anachronique. Mieux, c'est en affrontant ce risque (alors que l'action se déroule explicitement de nos jours) que la cinéaste livre sa leçon. Qu'importe les modes, qu'importe l'époque, certaines valeurs fondamentales se doivent de survivre comme si le temps n'avait pas de prise sur elles. Dans l'esprit des adolescentes «perdues» du titre, d'un côté la famille, absente ou au contraire trop présente, de l'autre l'émancipation douloureuse des premières amours constituent les balises intemporelles qu'il faudra intégrer pour pouvoir accéder à la vie d'adulte... sous peine d'être broyées.

Comme tout film d'initiation, le trajet qu'emprunte *Lost and Delirious* est semé d'embûches. Trois destins et trois jeunes filles ont été choisis par la cinéaste pour symboliser les différentes façons de traverser ces épreuves. L'une devra trahir pour réintégrer les rangs d'une société hypocrite et bien-pensante, la deuxième surmontera ces épreuves en rompant avec un père incon-



Piper Perabo. Léa Pool détourne la morale traditionnelle attachée à l'œuvre d'initiation.

séquent. Mais c'est vers la troisième, la véritable rebelle, que va manifestement la tendresse de la cinéaste. Étonnamment bien incarnée par Piper Perabo, elle possède la personnalité la plus forte mais aussi la plus chargée symboliquement. Et c'est d'ailleurs là que le film devient lourd tant cette charge est appuyée. De la figure de l'oiseau de proie à celle du preux chevalier, Léa Pool n'a pas hésité à jouer la carte de la surabondance de sens. Est-ce là sa manière de signifier le désordre dans l'esprit de l'adolescente? Ou encore d'illustrer la fièvre qui s'empare de la jeune fille enflammée par les vers shakespeariens scandés à différentes reprises, et donc de renforcer l'état d'esprit romantique dans lequel baigne le film?

Toujours est-il que l'œuvre perd ici de la rigueur. Difficile, de même, de comprendre la présence de certains seconds rôles mal développés comme celui du jardinier. Pourtant, il serait dommage de condamner ce film sur ces quelques scènes, car partout ailleurs *Lost and Delirious* assume parfaitement la plupart de ses errements. Revendiquant sa liberté de filmer, Léa Pool détourne la morale traditionnelle attachée à l'œuvre d'initiation en expulsant à peu près tous les adultes de son univers ou encore en traitant l'homosexualité féminine comme une très pure histoire d'amour que vient détruire

une société moins prête qu'elle ne veut bien l'avouer à accepter ce comportement.

Léa Pool fut un temps la cinéaste des figures étrangères, étrangères à leur propre monde parce que coupées de la réalité. Désormais, elle s'attache aux pas de personnages plus jeunes, nourris par des lectures ou des modèles plus que par la vie. Ils doivent franchir une étape supplémentaire pour exister à l'instar de l'adolescente de *Emporte-moi*. Dans *Lost and Delirious*, elles sont trois, obligées, dans ce monde clos du pensionnat, de franchir un passage nécessaire quoique douloureux. Abandonnées par les rares adultes qui les comprennent mais se découvrent impuissants à les guider, donc laissées à elles-mêmes, elles livrent bataille à leurs propres chimères. Sans savoir encore qu'elles ont plus à perdre qu'à gagner, elles jettent leurs derniers feux à l'aube de leur entrée dans un monde que Léa Pool juge manifestement très sévèrement. ■

LOST AND DELIRIOUS

Québec-Canada 2001. Ré.: Léa Pool. Scé.: Judith Thompson, d'après *The Wives of Bath* de Susan Swan. Ph.: Pierre Gill. Mont.: Gaétan Huot. Mus.: Yves Chamberland. Int.: Piper Perabo, Jessica Paré, Mischa Barton, Jackie Burroughs, Graham Greene, Mimi Kuzyk, Luke Kirby. 100 minutes. Couleur. Dist.: Les Films Séville.